

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 129 (1984)
Heft: 10

Buchbesprechung: Une lecture nécessaire : "Août 14" [Soljénitsyne]

Autor: Rapin, Jean-Jacques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une lecture nécessaire: *Août 14*, de Soljénitsyne

par le lieutenant-colonel Jean-Jacques Rapin

Il en est des lectures comme de certaines rencontres: d'emblée, elles vous mettent en face de l'essentiel et ne le quittent plus. Vous en ressortez différents, plus riches, plus larges, mieux armés. Par elles ou à cause d'elles, vous ne regarderez plus le monde de la même manière.

Ainsi d'une visite à Chartres, de l'audition du *Requiem* de Mozart ou de la lecture d'Homère.

Le livre d'Alexandre Soljénitsyne *Août 14*¹ appartient sans doute à cette lignée déjà longue de chefs-d'œuvre qui ponctuent la marche de l'humanité, à la fois intemporels et marqués par l'esprit du temps qui les porte.

Œuvre immense — près de 900 pages —, foisonnante, presque effrayante par le nombre d'événements et d'individus qu'elle met en scène, elle fait penser à la houle puissante de l'océan qui déferle, cependant que tout un microcosme vit en son sein. Il faut une puissance de vision et de création littéralement fantastique pour animer un tel pan de l'histoire d'un peuple.

Car c'est bien d'histoire qu'il s'agit. Dès 1937, l'auteur conçoit un grand roman sur la Révolution russe et commence à rassembler des documents. Après le temps de la guerre — Soljénitsyne est capitaine d'artillerie — et des prisons, dès 1963, il reprend «assidûment» (selon ses propres termes) son travail, à la fois de

documentation et de rédaction. En 1965 apparaît le titre de *La Roue rouge*, titre général du cycle et, en 1967, «le principe des «nœuds», c'est-à-dire d'un exposé dense et continu des événements sur des périodes concentrées, mais séparées les unes des autres par des interruptions totales»². La dernière mise au point du livre date de 1981 et fut réalisée dans le Vermont où l'auteur s'est retiré.

L'un des attraits majeurs de cette véritable fresque tient à la synthèse à la fois rigoureuse et pleine de vie — et l'on imagine la difficulté d'une telle prouesse — entre la réalité historique et la création romanesque. «Tous les personnages historiques de quelque envergure, tous les hauts gradés de l'armée, tous les révolutionnaires dont le nom est cité, ainsi que tous les matériaux des chapitres de survol et de ceux qui concernent le tsar, toute l'histoire de l'assassinat de Stolypine par Bogrov et tous les détails des opérations militaires jusqu'au destin de chaque régiment et de nombreux bataillons sont authentiques.»³ Et il n'est pas jusqu'à son propre père que Soljénitsyne ne mette en scène, sous son nom de famille à peine déguisé, décrivant sa visite de jeune homme à

¹ Editions Fayard.

² Op. cit., note de l'auteur, p. 891.

³ Op. cit., note de l'auteur, p. 892.

Léon Tolstoï, le Grand Homme, moment d'une intensité extraordinaire.

Dans ce foisonnement si impressionnant, nous voudrions attirer l'attention du futur lecteur tout d'abord sur deux grandes figures, véritables monuments de fermeté, de courage et de clairvoyance dans cette course vers l'abîme. La première, c'est celle de Vorotyntsev, l'officier d'état-major général infatigable, toujours sur la brèche, qui stimule les énergies, lutte contre l'incurie, mesure peu à peu l'ampleur du désastre et sauve ce qui peut être sauvé. Tout, sauf sa carrière, qu'il brise en une heure en dressant le rapport impitoyable de l'effondrement prévisible des armées devant le commandant suprême, le grand duc Nicolas, le 2 septembre 1914. La seconde est celle du premier ministre Stolypine que le sentiment aigu du bien de son peuple — et singulièrement du paysan («le paysan russe sur la terre russe; que le paysan puisse posséder et exploiter la terre de façon que tous deux, l'homme et la terre, s'en trouvent bien»¹) — conduit seul à travers les mille intrigues d'une cour corrompue et d'un pouvoir en pleine déliquescence. Et ce jusqu'au sacrifice suprême, lorsqu'il tombe à Kiev, le 14 septembre 1911, sous les balles de Bogrov, dans l'indifférence du tsar qui ne comprend pas qu'il vient de perdre son dernier rempart: «... c'était la dynastie que ces balles avaient tuée. Les premières balles de Iékatérinbourg.»²

Un autre élément extrêmement frappant du livre, à cause des événements que nous vivons — prise d'otages, attentats à la bombe, pose de mines — est la description par Soljénitsyne des milieux révolutionnaires et anarchistes. Alors même qu'elles évoquent les années qui précèdent la Première Guerre mondiale, ces pages ont une acuité effrayante: l'ivresse de la violence, l'attrait du néant, la veulerie de l'intelligentsia... Chacun opérera la transposition nécessaire, sans peine, mais chacun mesurera aussi, par comparaison, l'extrême danger et les conséquences du terrorisme aujourd'hui.

Il faut dire enfin la puissance souveraine de la pensée de Soljénitsyne, son engagement chrétien, l'amour qu'il a de son pays. Constamment, cette pensée est présente, ou plutôt elle affleure, au détour d'un récit ou dans le propos de tel personnage. Ainsi lorsque le vieux Varsonofiev répond aux deux jeunes gens qui l'interrogent:

«— Et l'ordre social?

»— Social? fit Varsonofiev [...] Il y en a sans doute un qui est moins mauvais que les autres. Qui est peut-être même tout ce qu'il y a de plus parfait. Seulement, mes amis, ce système idéal, ce n'est pas nous qui allons l'inventer. Ni même le déduire *scientifiquement*, puisque nous voulons tout faire *scientifiquement*. N'allez pas

¹ Op. cit., p. 555.

² Op. cit., p. 633.

vous monter la tête à l'idée qu'on peut l'inventer, pour mutiler ensuite selon votre invention ce même peuple bien-aimé. L'histoire — et il secoua longuement sa tête verticale — l'histoire, ce n'est pas la raison qui la dirige.

»Ça alors! En voilà encore de belles! Sania écoutait avidement, Sania avait même croisé les bras dans son effort pour ne rien laisser échapper:

»— Mais alors, qu'est-ce qui dirige l'histoire? [...]

»— L'histoire est irrationnelle, jeunes gens. Elle a son tissu organique que nous ne pouvons peut-être pas comprendre [...] L'histoire croît comme un arbre vivant. Et la raison, pour elle, c'est une hache; ce n'est pas avec la raison que vous la ferez pousser. Ou, si vous voulez, l'histoire est un fleuve, elle a ses lois qui en régissent le cours, les méandres, les tourbillons. Mais il y a des malins qui viennent vous dire qu'elle n'est qu'un étang croupissant, qu'il faut la transvaser dans un autre lit, meilleur, qu'il suffit simplement de bien choisir l'endroit où on va creuser le chenal. Mais le fleuve, son courant, on ne peut pas l'interrompre, il suffit d'un pouce d'écart et c'en est fini du courant. Et on nous propose d'y faire une déchirure de dix mille pieds. La continuité des générations, des institutions, des traditions, des habitudes — voilà ce qui fait l'unité du courant [...] Les lois de la meilleure organisation humaine ne peuvent se trouver que dans l'ordre universel. Dans le dessein de la création. Et dans la destinée de l'homme.»¹

Les mêmes jeunes gens vont partir à la guerre, volontaires, et poursuivent l'interrogation du vieillard:

«— Et aller à la guerre, c'est bien? dit Kotia, revenant à lui.

»— Je dois dire que oui! fit Varsonofiev, résolument et d'un ton élogieux.

» — Mais pourquoi? Qui peut le savoir? Kotia s'entêtait, bien qu'il eût déjà sa feuille de route en poche. Comment peut-on arriver à cette conclusion?

Varsonofiev ouvrit ses dix doigts, honnêtement, comme avec des égaux:

»— Je ne peux pas le prouver. Mais je le sens. Lorsque le clairon sonne, un homme doit être un homme. Ne serait-ce que pour lui-même. Cela aussi, c'est inexplicable. Pour une raison ou pour une autre, il ne faut pas qu'on brise l'échine à la Russie. Et pour cela, les jeunes gens doivent aller à la guerre.»²

Et Soljénitsyne termine cet entretien si étonnant — qui est, dans le livre, en quelque sorte le pendant de la rencontre de Tolstoï — par ces paroles sur la justice:

«— Et la justice? Sania s'accrochait quand même, il y avait là quelque chose qui n'avait pas été dit. Est-ce que la justice n'est pas un principe suffisant pour construire une société?

»— Oui, fit Varsonofiev en tournant vers lui ses deux cavernes lumineuses. Mais encore une fois, pas

¹ Op. cit., p. 365.

² Op. cit., p. 367.

la nôtre, celle que nous pourrions inventer pour la commodité de notre paradis terrestre. L'autre justice, celle dont l'esprit a existé avant nous, existe en dehors de nous et en soi. Nous, ce que nous devons faire, c'est la deviner!»¹

On le voit, on le sent: un très grand livre. Un livre que doivent lire tous ceux que préoccupent la conduite de ce monde et le sens de notre destinée.

J.-J. R.

¹ Op. cit., p. 367.

Dans le contexte du 10^e anniversaire de
l'Association Saint-Maurice

Lt-colonel de Montet:

L'armement de l'artillerie de forteresse 1885-1939

par le Lt-colonel Jean-Jacques Rapin

La voiture aidant, de nombreux voyageurs se sont demandé, en gravissant les premiers lacets de la route du Gotthard, au-dessus d'Airolo, le pourquoi de cet immense volume de maçonnerie, sur leur gauche, entouré d'un profond fossé.

La nouvelle étude du Lt-colonel de Montet, qui fait suite au Rapport Rebold sur l'histoire de la construction des ouvrages fortifiés fédéraux¹, leur donnera la meilleure des réponses. Il nous manquait en effet une relation précise, simple et claire, du développement de l'armement de forteresse dans notre pays, de 1885 à la Deuxième Guerre mondiale. C'est maintenant chose faite. Avec un avant-propos du conseiller fédéral Delamuraz, abondamment illustré, ce travail est d'un intérêt constant. Il nous montre, pour reprendre l'exemple du fort d'Airolo, comment les constructeurs de notre pays ont dû résoudre les mêmes difficultés que celles qui se sont présentées lors de l'aménagement des forts de Verdun.²

A l'heure où la fortification cherche un second souffle, il n'est pas inutile de se pencher sur un passé récent, qui a largement conditionné notre système actuel.

J.-J. R.

¹ Association Saint-Maurice pour la recherche de documents sur la forteresse, Lavey, 1982.

² Ibid. En vente auprès du plt Blanc, av. Druey 17, 1018 Lausanne, au prix de Fr. 23.—. Edition bilingue, français-allemand. Edition italienne.